

CÉLINE ET LA GUERRE

*Actes du XVI^e Colloque international
Louis-Ferdinand Céline*

CAEN, IMEC, ABBAYE D'ARDENNE
30 JUIN-2 JUILLET 2006

Anne BAUDART

De l'Épopée au Délire

De l'ouverture de *Semmelweis*, sur un tableau hugolien, grandiose, des soldats de l'an II, partis à la conquête du monde, portés par un Idéal, à l'évocation finale d'une invasion de la France par les chinois, annonciatrice de sa propre mort, à la dernière page de *Rigodon*, Céline n'a jamais cessé de parler de la guerre. Thème central de son « opéra du déluge », elle a peu à peu envahi tout l'espace de ses récits. Après la description du casse-pipe de 14, dans *le Voyage*, ses derniers romans relatent, sous le feu des bombardements de la Seconde Guerre mondiale, la traversée d'un monde en ruines. Comme elle a traumatisé toute son époque, la guerre a totalement bouleversé sa vie et son écriture.

En grand chroniqueur, en poète visionnaire, Céline rêvait d'écrire une épopée.

Le début de sa thèse sur *Semmelweis*, génie du xix^e siècle, montre son goût pour les fresques impériales, mais on sent déjà, derrière les belles envolées, poindre l'ironie. Il ne croit plus à l'Idéal, aux héros. La guerre devient vite sous sa plume « une horrible débauche » à laquelle on chercherait en vain de nobles justifications : « Les foules voulaient détruire et cela suffisait. » Il a déjà posé en principe : « la vérité c'est la mort » et dénoncé le goût de l'homme pour le massacre, son aspiration au néant. Au début de *le Voyage*, en écho à l'ouverture de *Semmelweis*, Céline reprend, ironiquement un mode héroïque pour raconter le départ de Bardamu pour la guerre, mais c'est pour détruire tout de suite après cette belle illusion. Dès ce moment, la découverte du non-sens de la guerre a déterminé le choix d'une autre musique de l'écriture pour en dénoncer l'inutile horreur. Mais Céline ne veut pas renoncer pour autant à l'épopée. Il la réinvente en la vidant de tout contenu héroïque pour en faire une grotesque parodie. De l'épopée des héros, on est parvenu à la sublimation de la guerre pour elle-même, à la beauté du déploiement de sa puissance de destruction, à l'esthétique du massacre. La guerre n'a pas de sens mais c'est du grand spectacle ! On est entré dans la folie avec son rire atroce, on est sorti de l'humain. Le délire ininterrompu des derniers romans traduit l'état de sidération de Céline devant cet amoncellement d'êtres et de choses, cette vision d'enfer qui renvoie à Babel, à la nef des fous, à l'Apocalypse. Ce délire va s'aggraver, donner naissance à des moments d'absence, à des hallucinations, à des trous dans le récit, avant de mener à la vision d'anéantissement finale de *Rigodon*.

À partir d'une étude de ces deux moments extrêmes de l'œuvre, de la belle énergie des débuts de *Semmelweis* au délabrement final de *Rigodon*, nous souhaiterions montrer le retentissement que l'expérience de la guerre, la perte du pucelage de l'horreur, a eu sur la pensée et le style de Céline et voir comment, d'une première posture épique de convention, il est passé à l'invention d'une autre musique pour raconter la légende des guerres modernes, dans la sublimation de l'horreur, jusqu'au délire final.

